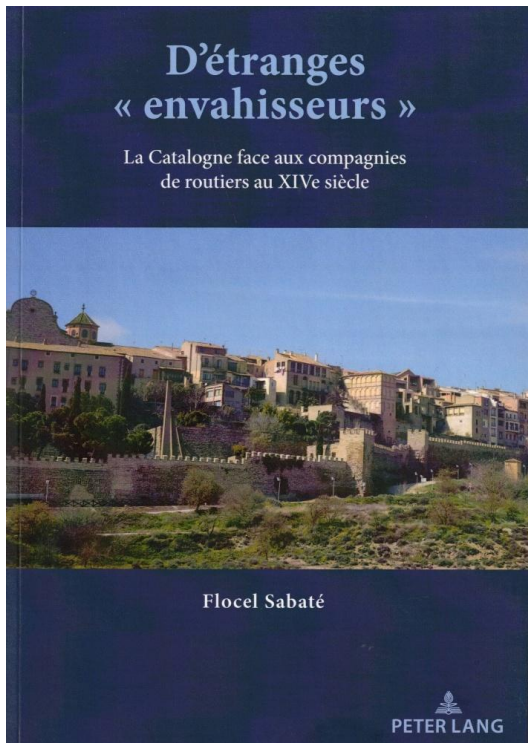


**Académie des Inscriptions et Belles-Lettres**  
**Hommages déposés lors de la séance du 19 juin 2026**

---

**Dominique BARTHÉLEMY**



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, le livre de Flocel Sabaté, *D'étranges « envahisseurs »*. *La Catalogne face aux compagnies de routiers au XIV<sup>e</sup> siècle*, Lausanne, Peter Lang Group AG, 2025, traduit en français par Antoni Comes, 1048 p. Grâce à la richesse des archives catalanes du bas moyen âge, municipales, judiciaires et notariales, se combinant avec celles de la chancellerie royale, Flocel Sabaté nous procure un livre de grande ampleur, étudiant dans le détail et sous tous ses aspects l'impact des opérations réalisées en Catalogne par des compagnies de routiers venues essentiellement de Gascogne : entre 1361 et 1410 leur action fut continue et de grande conséquence. Cette sorte d'invasion, cette prédation avec mise sous pression, n'était pas inconnue des historiens modernes, mais leurs travaux étaient jusqu'à présent monographiques et focalisés sur les bandes et les opérations elles-

mêmes. Dans le présent livre, l'Auteur adopte au contraire un point de vue nouveau, en se centrant sur l'influence qu'elle a eue sur les structures institutionnelles, politiques et sociales de la Catalogne.

Les premières bandes sont des *companyes blanques* venues des Pyrénées centrales, qui s'en prennent entre 1361 et 1364 à nos actuelles Pyrénées Orientales (Cerdagne, Conflent et Roussillon) ainsi qu'à l'Urgel. D'autres assauts vont jusqu'au cœur de la Catalogne à partir de 1365, tels ceux conduits d'abord par Du Guesclin et sous prétexte de guerroyer la Castille : même passant en vertu d'une convention, elles font des dégâts. Les grands récits d'histoire de France créditent sans état d'âme notre grand connétable d'avoir débarrassé le royaume de France des grandes compagnies, mais on découvre ici concrètement le mal qu'elles ont fait ailleurs et on n'en est pas trop fier. Car il y a aussi, ensuite, celles envoyées et même commandées (en 1389-1390) par les comtes d'Armagnac ; elles soutiennent des revendications dynastiques sur l'Aragon-Catalogne voire (en 1410-1411) les visées annexionnistes du Comminges sur le Val d'Aran. Pour un temps elles s'installent dans des vallées et dans des bourgades moyennes, d'où elles pillent les alentours en esquivant les combats frontaux. Elles s'en prennent aux biens et, pour les rançonner, aux personnes, non sans incendies et cruautés pour se faire craindre. Elles extorquent de l'argent pour prix de leur abstention de nuire. En même temps que ces compagnies étrangères, sévissent des habitants de la Catalogne qui profitent des troubles.

Face à ces déprédations et à ces crimes, la réponse catalane manque d'efficacité. On ne dispose pas d'une ligne de forteresses sur la frontière du Nord pour leur interdire l'accès. Le

souverain, auquel est due par principe une aide à défendre le territoire, doit passer par des négociations avec les états, de sorte qu'il faut plusieurs mois avant que les « envahisseurs » ne soient réellement contrés. Mais cette riposte esquivée, elle aussi, la bataille et ne remporte que de rares succès contre les routiers en retraite : ceux qui sont pris sont exécutés ou réduits en esclavage (1389). Mais le souverain ne peut célébrer de grandes victoires et la pression fiscale qu'il a dû exercer soulève de vives critiques.

Dans l'ensemble, le système catalan de défense consiste essentiellement à regrouper la population avec des vivres dans les villes murées, auxquelles est consacré ici un fort chapitre, en laissant les campagnes sans approvisionnement. Mais cela ne va pas sans susciter des controverses et provoquer des tensions entre villes et campagnes. En définitive ce sont les états qui sortent renforcés de cette période dramatique.

Menée avec méthode et avec abondance, l'étude de Flocel Sabaté est un grand livre d'histoire institutionnelle, sociale et politique, émaillé de réflexions qui entraînent l'adhésion du lecteur. Les contextes sont admirablement présentés, la typologie des invasions est précise et argumentée. Parmi d'autres, les chapitres sur les rumeurs, les espions et les craintes ou sur la « perception de l'autre » proposent des approches très remarquables. Le décryptage des manœuvres politiques est implacable et entièrement convainquant. »

## Dominique Briquel



*De Rome à la Maurétanie Tingitane. Hommages à la mémoire de Maurice Lenoir*, Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, Études et travaux d'archéologie marocaine 16, Rabat, 2024, sous la direction d'Aomar Akerraz, Véronique Brouquier-Reddé et Éliane Lenoir.

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de ses trois éditeurs scientifiques, le beau volume que l'INSAP, Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine du Maroc, a dédié à la mémoire de Maurice Lenoir, qui, avant sa disparition prématurée en 2010, a occupé une place centrale dans la collaboration entre le royaume chérifien et notre pays dans le domaine archéologique. Dans les préfaces dont ils ont fait précéder cet ouvrage, Aomar Akerraz, directeur adjoint de l'INSAP, et Michel Gras, ancien directeur de l'École française de Rome, rappellent la carrière

féconde, malheureusement brisée par la longue maladie qui l'emporta, de celui qui noua à partir de 1976, alors qu'il avait trente ans et était membre de l'EFR, des liens scientifiques avec le Maroc. Bientôt mis à la disposition du Ministère des affaires culturelles du Maroc par le Ministère des affaires étrangères, et ayant œuvré, dans le cadre du service archéologique de Rabat, avec son épouse Éliane, qui fut tout au long de sa carrière sa collaboratrice discrète et efficace, à la publication des fouilles de Volubilis et à l'élaboration du futur programme de recherches, il joua un rôle important dans la création de l'INSAP. Celle-ci se concrétisa en 1985, alors que lui-même retournait au palais Farnese, qu'il retrouva avec désormais la charge de directeur des études pour l'Antiquité. Il y fut en poste jusqu'en 1995, avant de rejoindre, en tant que directeur de recherche au CNRS, le laboratoire d'archéologie de l'École normale supérieure de Paris, où il s'était formé auprès de Christian Peyre. Dans ces différentes fonctions, il ne cessa de travailler sur l'archéologie marocaine, en constante liaison avec nos collègues de l'INSAP, en une fructueuse coopération, fondée sur les amitiés personnelles dont la beauté de ce splendide ouvrage, à la typographie impeccable et à la chatoyante illustration colorée, est le signe.

Mais, et c'est là l'essentiel, ce beau livre est un volume de haute portée scientifique, à travers lequel les trente-six chercheurs qui y ont contribué, quatorze Français (ainsi qu'un Espagnol et une Italienne) et vingt Marocains, dressent, dans leurs vingt-neuf contributions, un tableau des apports récents de l'archéologie au Maroc, dans leur richesse et leur diversité. La préhistoire n'est pas oubliée, avec, sous la plume de A. Bouzouggar, une étude de l'occupation de la région de Zilil – qui fut un des secteurs de prédilection de l'activité de terrain de M. Lenoir – aux époques paléolithique et néolithique ; à l'autre bout de l'arc chronologique, le travail de El Arbi Erbati rappelle la richesse du patrimoine médiéval dans le Rif central. Les cultures indigènes ont leur place : M. Habibi et A. Cheddad nous offrent l'étude minutieuse d'une nouvelle inscription libyque trouvée près de Tanger, révélant des signes graphiques jusqu'ici non attestés, tandis que R. Arharbi et W. Meddah évoquent la

nécropole maurétanienne de Tayardit, avec ses chambres sépulcrales entourées d'un cercle de pierre caractéristiques de cette culture. Le renouvellement des méthodes par rapport à celles qui avaient été mises en œuvre dans le passé dans l'archéologie marocaine – renouvellement auquel M. Lenoir a largement contribué – apparaît dans les contributions de A. Kermorvant sur les opérations de détection géophysique réalisées, sur sa demande, à Zilil, tandis que A. Hesnard évoque la prospection du site par une série de sondages stratigraphiques ; l'exposé de V. Bridoux, M. Kbir Alaoui, S. Biagi, H. Dridi et A. Ichkhakh montre que l'exemple en a été suivi sur le site de Kouass. Pour l'étude des sites sur lesquels il exerça son activité, M. Lenoir prit soin de faire appel à des spécialistes de l'ensemble des disciplines susceptibles d'éclairer comme il le fallait ce que la fouille mettait à jour : la diversité des approches présentées dans cet ouvrage le montre. Ainsi, G. Depeyrot dresse un tableau des trouvailles monétaires faites à Zilil, de l'ordre de 3000, qui ont révélé l'existence d'émissions locales lors de la fondation de la ville à l'époque d'Auguste, alors que le seul atelier monétaire connu jusque-là pour l'Afrique romaine était Carthage ; C. Allag met en valeur la présence, révélée par de menus fragments, d'un décor d'enduits peints dans les salles des thermes de Zili, tandis que C. Balmelle, Z. Qniba et H. Hassini s'attachent au décor, beaucoup mieux conservé, des thermes de Lixus, qui comprenait notamment une mosaïque avec le couple d'Amour et de Psyché, dont le carton avait servi de modèle à un exemplaire identique retrouvé dans le péristyle d'une maison ; il ne s'ensuit pas que les mosaïstes de la région n'aient fait que répéter des schémas courants : B. Belkalmel et Z. Qniba le montrent pour la mosaïque dite des Travaux d'Hercule de Volubilis, où l'association exceptionnelle du motif avec les représentations des quatre saisons et, au centre, celle de l'enlèvement de Ganymède témoigne d'une construction originale mettant en relief la figure de Zeus-Jupiter sans que celui-ci soit directement représenté. Des études sont consacrées à des trouvailles significatives : ainsi L. Callegarin et G. Cores Uría présentent un disque de cuivre trouvé sur le site de Tabernae, dans la région de Tanger, qui semble reproduire maladroitement l'image d'un des deux frères Magnence et Décence qui tentèrent d'usurper le pouvoir impérial vers 350, telle qu'elle apparaissait sur des monnaies frappées à Trèves et à Rome ; de son côté N. Brahmi consacre son étude à deux représentations de l'allégorie de l'Afrique, à la tête coiffée d'une dépouille d'éléphant, qui étaient sculptées sur des monuments de Volubilis, attestant par là le désir de la cité, toute romaine qu'elle se considérât, de ne pas masquer son enracinement africain. Les témoignages épigraphiques sont mis en valeur, que ce soit pour les notables de la région, avec deux études, celle de M. Christol, qui apporte des précisions sur deux personnages connus à Volubilis et un *subprocurator provinciae Tingitanae* attesté par une inscription latine d'Éphèse et celle de C. Hamdoune sur les inscriptions honorifiques de Banasa, ou pour de simples particuliers, à propos de trois épitaphes trouvées à Zilil, sur lesquelles se sont penchées N. El Khatib-Boujibar et C. Hamdoune – celles d'un soldat de la *cohors I Gallica*, d'un habitant venu de Segobriga, en Espagne, et d'une affranchie dont le patron semble originaire d'Ostie. L'épigraphie montre que ces terres des confins occidentaux de l'Empire entraient dans des circuits d'échange avec le reste du monde romain : H. Limane le souligne à travers le relevé précis qu'il donne sur la diffusion de la céramique sigillée du Sud de la Gaule à Volubilis. L'importance économique de cette région est mise en valeur par une étude sur les nombreuses huileries qui y furent retrouvées, où A. Akerraz approfondit le tableau que M. Lenoir avait entrepris de dresser –, tandis que C. Vismara étend la problématique à la question générale du commerce de l'huile à l'époque. L'appareillage de l'architecture de la Tingitane avec ce qu'on trouve ailleurs dans le monde romain n'exclut pas certaines particularités régionales : ainsi la relative fréquence, relevée par L. Es-Sadra, des maisons à couloir médian (une vingtaine d'exemples, dont huit à Volubilis), à côté du modèle classique du plan centré, qui était celui de la *domus* à péristyle ou à cour centrale – représenté entre autres par la maison au Compas de Volubilis, dont A. Ichkhakh étudie minutieusement les

états successifs. L'urbanisme des cités du Maroc antique est abordé dans la contribution commune de V. Brouquier-Reddé, A. El Khayari, A. Ichkhakk et H. Hassini, qui s'attachent à retracer l'histoire des thermes du quartier dit des temples de Lixus, qui sont en usage dès l'époque d'Auguste et de Juba II – sans que la date de la fin de leur utilisation soit déterminable en raison de la regrettable destruction des niveaux supérieurs lors des fouilles effectuées en 1940. H. Hassini fait le point sur la prétendue enceinte hellénistique de Lixus, qui paraît être en réalité le soubassement monumental d'un édifice disparu, lequel serait à attribuer à la seconde moitié du II<sup>e</sup> av. J.-C. Pour sa part, M'Hammed Behel discute la question de la présence, antérieurement à la cité romaine, d'un habitat maurétanien à Volubilis ; celui-ci est difficilement repérable mais décelable au moins à travers les traces d'un temple aux fondations en moellons et galets et aux murs en blocs de tuf, qui peut être attribué aux alentours de 200 av. J.-C.

Ce volume n'est cependant pas uniquement consacré à l'archéologie marocaine. Car la riche personnalité scientifique de M. Lenoir l'avait conduit à s'intéresser à d'autres domaines, dans lesquels il fit preuve de la même compétence. Il était agrégé de Lettres Classiques, avec une agrégation obtenue en 1971. Et, ce qui est exceptionnel pour quelqu'un qu'on se représenterait comme un pur archéologue de terrain, il s'était formé à l'École normale supérieure à l'étude la plus exigeante qui soit du latin auprès de Christian Peyre et, encore plus remarquable, à la paléographie et aux règles rigoureuses de l'édition de texte auprès de Pierre Petitmengin. On lui doit la publication, en 1979, d'un ouvrage dans la CUF, le traité *Des fortifications de camp* du Pseudo-Hygin, pour l'édition duquel il collationna minutieusement les treize manuscrits par lesquels cette œuvre nous est connue. Dans cette étude, il montrait déjà ce que sa connaissance des données archéologiques apportait de nouveau à la compréhension du texte, et par exemple que, contrairement à ce qu'avaient toujours pensé ses prédécesseurs, il fallait donner un sens technique précis à des mots comme *titulus*, fossé court et non enseigne, ou *nouerca*, côté défavorable du camp et non marâtre. Il était donc normal que cet aspect de son apport à nos études ait sa place dans ce volume. Il est évoqué par M. Makdoun, à propos de la traduction en arabe de son travail de 1979, et par moi-même dans une contribution où je rappelle l'importance de la castramétation dans la représentation que les Romains se faisaient d'eux-mêmes, se considérant comme les véritables maîtres en la matière, et non Pyrrhus, ce roi qu'ils avaient vaincu, comme le voulaient les Grecs. Autre volet, encore différent, de l'activité multiforme de M. Lenoir : le rôle qu'il joua en tant que directeur des études pour l'Antiquité à l'École française de Rome, où il fut en fonctions pendant dix ans ; il est rappelé dans la synthèse de F. Villedieu sur les recherches menées de 1985 à 1998 à la Vigna Barberini sur le Palatin, aux destinées desquelles il présida, qui permirent de suivre, sur un site aussi chargé d'histoire, la monumentalisation progressive de la zone, depuis la domus augustéenne jusqu'à l'édification du palais flavien, puis à son réaménagement à l'époque sévérienne.

On apprend beaucoup en lisant ces 324 pages. Elles rendent pleinement témoignage à ce que fut Maurice Lenoir, durant les à peine plus de trente ans que dura sa carrière scientifique. Mais elles le font en ouvrant des pistes sur des thématiques qu'il avait abordées et qui pourront être développées par d'autres, à son exemple. C'est le plus bel hommage qui pouvait lui être rendu. »